

Mon ami médecin

Par L  m Ch   Hi  u JJR 62



Nda : *Je dédie ces lignes    un de mes amis, le docteur Chi dont j  ai perdu    regret la trace depuis longtemps.*

- « Salut, Chi, cela fait bien longtemps que je ne t  ai revu ! »
- « C  est bien vrai. Sitôt libéré des camps de rééducation, j  ai consacré mon temps    servir dans les différentes *zones économiques nouvelles (v  ng kinh t   m  i)*, aussi n  ai-je pas pu aller te voir et t  accueillir    ta libération. Mille excuses ! », me répond Chi.

Le docteur Chi est un de mes amis d  enfance, un camarade de classe ayant étudié sous la férule du personnel enseignant de l  cole primaire dont mon père était directeur, un camarade de jeux. Son père a été commissaire de police locale autrefois, sous les ordres de mon père    cette époque nommé    un arrondissement (qu  n) de Saigon, durant les premières années de la guerre au Vi  tnam.

« Mes félicitations, mon ami ! » ; c  est en ces termes que Chi m  avait accueilli quand je fus admis facilement au centre scolaire Jauréguiberry, puis au lycée Chasseloup-Laubat ensuite. Pour sa part, Chi avait divergé vers Taberd, le lycée confessionnel. On se rencontrait de temps    autre.

« Tous mes sincères regrets pour tes maux de têtes incurables qui t  ont conduit    abandonner    mi-chemin », m  a-t-il consolé lors de mon échec initial au baccalauréat. « Bon rétablissement et bon courage, car je suis sûr qu  avec ta ténacité et tes notes scolaires meilleures que les miennes, tôt ou tard tu r  ussiras, encore mieux que moi ».

- Allons, allons, mon vieux, je ne mérite pas ces paroles ; merci pour tes encouragements, et de toute façon on reste amis comme autrefois.

Le baccalauréat acquis, Chi s  est inscrit en médecine tandis que moi, surmontant les maux de tête comme Chi l  avait prédit, je réussis    la fois au « bac » et    l  entr  e –    une bonne place –    l  Ecole de la Marine Marchande, dont le concours d  entr  e est sélectif.

- « Félicitations, Hi  u, pour ta réussite, te voila capitaine stagiaire de la marine marchande ; dans 6 ans tu seras un vieux loup de mer avec un bel avenir ! Il va falloir que je me h  te avec mes longues années de médecine ! A bientôt »

On ne se voit alors que rarement, Chi occupé par sa médecine, et moi    naviguer au loin. La guerre s  intensifiant, la mobilisation générale est décrétée.

- Salut, Chi. Maintenant qu  on se revoit, tu es lieutenant-médecin chez les parachutistes, et moi je suis un simple aspirant    contre-cœur de la Marine Nationale !
- Hélas mon vieux, je ne suis militaire que par devoir de bon citoyen ; damn  e guerre !

Chi est venu ensuite me louer une de mes deux maisons, acquises grâce    mon temps de navigation dans la Marchande, gérées par mon père, pour en faire son cabinet médical..

La chute de Saigon survenant, Chi est obligé de rejoindre comme moi les autres officiers de la République du Viet Nam dans les camps dits de ré-éducation. On ne se voit plus jusqu'au moment où je le retrouve au camp de concentration de Katum, où il est en charge de la prétendue infirmerie du camp. Il devait traiter les malades sous la direction d'un médecin des « bộ đội » (troupes communistes), avec obligation de réserver les rares médicaments aux soldats nord-vietnamiens, et d'utiliser les herbes et plantes locales pour les détenus. Il devait aller cueillir lui-même ces herbes dans la forêt et sous bonne escorte. Il a du concocter des « tisanes » particulières de temps à autre pour nous maintenir dans une santé appelée « bonne » par nos maîtres.

Ce fut de cette manière, administrant des « tisanes », qu'il a pu me demander un jour des détails sur la confiscation de son matériel médical durant les premiers jours suivant la chute de Saigon, confiscation que ses proches m'avaient reprochée sévèrement. En réalité, Chi étant absent et sa famille ne répondant pas aux appels de mon père et aux miens, le propriétaire du lieu – moi – a dû ouvrir son cabinet sous la contrainte des vainqueurs, qui ont alors confisqué tout le contenu – appareils et mobilier médicaux. En effet, durant cette période, lorsqu'un local était vide, les nouvelles « autorités locales » forçaient les présents – dans notre cas j'étais le propriétaire – à ouvrir les lieux afin qu'elles puissent tout confisquer.. Cela avait créé un grave malentendu entre nos deux familles durant une courte période.

« Mais où étais-tu à la fin d'avril 75, lors de la chute de Saigon ? », lui ai-je demandé.

Il m'a alors répondu ceci : « A cause de la pénurie de personnel médical dans le secteur de Nha Trang – Cam Ranh lors de la débâcle de Hué et de Đà Nẵng, je me suis porté volontaire pour cette zone, mais avec l'invasion progressant, et le personnel ayant déguerpi, j'ai refusé l'évacuation et suis ainsi resté tout seul à soigner les malades de mon mieux, avec l'aide admirable des internes encore disponibles sur place. Les vainqueurs s'étant emparés de l'hôpital ont jeté dehors tous nos malades, m'obligeant à soigner leurs, pendant nos malades officiers étaient jetés d'office en prison. Je suis resté coincé là-bas jusqu'en juin et n'ai pu rentrer chez moi qu'avec un laissez-passer spécial délivré par un de mes malades nord-vietnamiens, qui était colonel ».

A partir d'un certain moment, nos familles ont reçu la permission d'échanger avec nous des lettres très courtes et censurées (on a reçu des lettres découpées ou inachevées) et nous avons pu recevoir de petits « cadeaux » de ravitaillement. Chi, mieux ravitaillé, m'a forcé à accepter le partage de ses « cadeaux ». De même, il a « cédé » ses rares médicaments reçus aux « camarades » malades (« nos camarades en ont besoin pour se rétablir » !) et même, parfois, nos aliments-cadeaux pourtant bien maigres. Un vrai cœur d'or....

La guerre revenant aux frontières avec l'irruption des Khmers Rouges, nous avons été déplacés ailleurs, Chi et moi. En fait, il a été libéré assez rapidement à cause de la sévère pénurie de personnel médical endurée à Saigon, à ce que j'ai pu savoir après. Les autres prisonniers et moi, nous avons dû « déménager » vers différents camps de la région de Long Khánh (rebaptisé Phước Long). Finalement et après une longue période de rétention, je suis libéré et je suis allé aux nouvelles sur Chi auprès de ses parents et de ses proches. Et enfin, on se revoit. Il m'a alors raconté ce qui suit.

« A ma libération, on m'a affecté à un poste médical de l'ancien hôpital de Sung Chinh, sous les ordres d'un « docteur » du nouveau régime et sur les connaissances médicales duquel j'avais des doutes avérés. Il était en revanche arrogant et rude. Alors, dès qu'on a annoncé la création des « Nouvelles Zones Economiques », j'ai quitté mon poste pour y aller, en dépit de l'incroyable furie de ma femme, de mes parents et de mes proches qui me reprochaient mon « choix de fou ». Comme tu le sais, on est né pour servir et non pas se servir, et ces zones manquaient de tout, exactement comme dans les camps de concentration. On me fournit alors une petite « maison » - en réalité une vraie cabane – servant à la fois de dispensaire et de logement personnel. Je dispose alors d'un peu de pharmacopée orientale. En fait, j'ai

du acheter le strict nécessaire à ma « clinique » avec mon misérable salaire et avec une petite contribution de la plupart des nouveaux résidents, qui étaient privés de tout déjà car forcés de s'installer dans ces zones économiques nouvelles. J'ai du alors combiner la médecine occidentale et celle orientale traditionnelle pour empêcher toute maladie contagieuse, dont la malaria. Mes parents me ravitaillent de temps à autre, tandis que ma femme et mes deux enfant ont quitté le pays natal sans me dire un mot. Et j'ai perdu leur trace, après avoir su qu'ils sont bien établis aux U.S.A. Dégagé de ma responsabilité familiale, je me suis entièrement et de mon mieux consacré à mes « malades ». Mais toi, Hiêu, que fais-tu, maintenant ?

- je suis enseignant itinérant, en attendant mon tour de m'expatrier avec ma famille en tant que réfugiés politiques aux Etats-Unis. Je voudrais bien rester ici, mais il n' y a strictement aucun avenir pour mes pauvres enfants. J'ai bien essayé de trouver une place parmi les pilotes de la rivière de Saigon (1) mais en vain : trop de barrages à franchir...

- Donc tôt ou tard, on ne se verra plus. Bonne chance, mon vieux.

Et m'il m'a serré dans ses bras.

Et arriva mon tour de quitter le pays avec ma famille. Les parents de Chi puis les miens décédant tour à tour, je perds la trace de Chi. Il était un médecin bon et consciencieux, soignant bénévolement les malades des zones économiques nouvelles, générosité récompensée parfois par les récoltes des soit-disant fermes de ces zones économiques : des petits sachets de riz, quelques bottes de légumes, une volaille. C'est (c'était ?) un bon disciple d'Hippocrate, alors que d'autres se réfugiaient dans les régions « confortables » du pays, avides de s'enrichir et ternissant ainsi l'image de la médecine.

Lâm Chí Hiêu JJR 62

(1) : les ports et les grands cours d'eau disposent de pilotes connaissant les pièges naturels (courants, haut-fonds) pour aider les capitaines à diriger les navires